

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Loís ICARD	2
Eugèni IMBERT	4
Loís ISNARDON & Victor SIBOUR	5

LE PHARMACIEN LOÍS ICARD

Nous allons aujourd'hui un peu nous éloigner de la Provence occidentale, celle qui est la plus industrialisée, pour évoquer une Provence où les hommes travaillaient autant que dans la région marseillaise, mais qui, en raison de son climat plus doux, a été colonisée plus anciennement par ceux qui détenaient la richesse. Il s'agit, vous l'avez compris, de la Côte d'Azur, nom inventé par un Anglais, lord Brougham, qui passait régulièrement ses vacances (longues !) à Cannes dans les années 1850.

En effet, la langue occitane dans sa variété provençale, s'est très bien conservée malgré une immigration massive, sur ladite Côte d'Azur, et l'on sait qu'à Nice par exemple, l'occitan est bien vivant. Mais c'est la figure de Loïs Icard que je vais vous présenter. Domenge Loïs Bernat Icard est né à Cuers (Var), le 28 mai 1822. Son père était propriétaire et appartenait à la moyenne bourgeoisie ce qui explique que Loïs Icard ait pu poursuivre des études et obtenir un diplôme de pharmacien. Il s'était fixé vers 1845 à Grasse, qui appartenait alors au département du Var, car c'est seulement en 1860, lors de l'annexion (et non « du rattachement » !), de Nice à la France, que cette ville a été incluse avec son arrondissement dans le nouveau département dénommé des Alpes-Maritimes.

Durant plus de 40 ans, il exerce à Grasse sa profession de pharmacien et ses connaissances en chimie l'ont à maintes reprises fait choisir comme expert par le tribunal de cette ville. Par ailleurs, au témoignage de ses contemporains, c'est fréquemment que les indigents allaient frapper à la porte de sa pharmacie et qu'il leur délivrait des médicaments sans les faire payer. Il faut dire que Loïs Icard était républicain et socialiste, ce qui à l'époque n'était pas fréquent chez les bourgeois ! Il devait mourir le 24 octobre 1889, dans son appartement de Grasse, sis rue Droite, suite à ce qu'il est convenu d'appeler une longue et douloureuse maladie. Il s'était marié avec Maria Magdalena Bernard, qui appartenait à une vieille famille de Grasse.

Mais, à côté de son activité professionnelle de pharmacien, Loïs Icard a eu une activité littéraire qui lui a valu une notoriété locale bien méritée. Il a commencé à rimer très jeune sembla-t-il, en occitan. Car lors des événements de 1848, il a publié deux poèmes qui eurent un grand succès. Il s'agissait des professions de foi d'un certain « Lacatau », personnage pittoresque qui se présentait à la députation et aux élections municipales. Loïs Icard tourne en ridicule dans « Ais electors dau Var » (« Aux électeurs du Var ») et « Ais electors de la vila de Grassa » (« Aux électeurs de la ville de Grasse »), les candidatures plus ou moins fantaisistes de ceux qui promettaient la lune, mais dont le seul but était d'être élus. Ces poèmes sont encore d'ailleurs d'une actualité brûlante avec les promesses qu'avait prodiguées un certain Chirac ! Il suffirait de changer les noms, et de remplacer Lacatau par celui de Chirac ! Les gens de l'époque ne s'y sont pas trompés et ont réservé une longue popularité au brave Lacatau !

Après la création du *Félibrige* que l'on peut situer vers le milieu de 1854 (on n'en connaît pas la date exacte), Loïs Icard poursuivra son activité de trobair, et il ne ralliera le *Félibrige* qu'après 1875, lorsque le mouvement aura été réorganisé. C'est alors qu'il collabore à diverses publications félibréennes comme l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*) ou *Lo Brusç* (*La Ruche*), tout en continuant à écrire dans des journaux populaires. Ainsi, on trouve son nom dans *Lo Tròn de l'Èr* (*Le Tonnerre*), de Père Mazière et Antida Boyer.

Il participe par ailleurs à de nombreux concours littéraires et y obtient des récompenses. En 1879, lors du concours organisé pour célébrer le centenaire de la naissance de lord Brougham, « l'inventeur de la Côte d'Azur », son poème « Canas e Lòrd Brougham » est couronné. Il avait pourtant pour adversaire dans ce concours le prince William Bonaparte-

Wyse, noble irlandais qui écrivait en occitan et a laissé une œuvre de grande valeur littéraire dans notre langue.

En 1921, ses amis publiaient à Grasse, un recueil de poèmes tant occitans que français de Loïs Icard, « Mei lesirs, poesias de tota mèrça » (« Mes loisirs, poésies de toute sorte »), dans lequel est rassemblée une partie de sa production. La langue en est facile et la morale y est souvent présente. Si Icard est socialiste, il s'élève contre ceux qui voudraient utiliser le socialisme pour se remplir les poches, et aussi contre les utopistes qui pensent que le socialisme est la facilité. C'est que Loïs Icard est un réaliste. Et sans y toucher, il donne des leçons et prévient contre les illusions. Un écrivain occitan qui mérite d'être mieux connu.

L'ABBÉ EUGÈNI IMBERT

Dans cette chronique, j'ai montré que la littérature occitane constituait une littérature de type national et non régional ou local comme le prétendaient certains réactionnaires. Pourquoi ? Simplement parce qu'elle touchait toutes les classes de la société civile, toutes les idéologies, sauf naturellement celles qui se veulent racistes, soit par repliement sur une ethnie, soit par repliement sur une nation mythique, ce qui revient exactement au même. Cela signifie que les souverainistes « français » sont dans l'idéologie des mouvements fascistes.

Un exemple de cette littérature nationale nous est fourni par les écrivains issus du milieu ecclésiastique : ils ont en effet illustré la culture occitane tout autant que les auteurs marxistes. Et aujourd'hui je vais vous présenter l'un d'eux, l'abbé Eugèni Imbert.

Celui-ci est né dans le Comtat, près de Carpentras, à la Roque-sur-Perne, le 10 août 1850 dans une famille modeste. Après sa sortie du séminaire, il est d'abord nommé vicaire à Visan puis à Apt. En 1884, il est aumônier des Ursulines de Valréas. Frappé par un mal incurable, il meurt dans cette ville le 1^{er} février 1900, alors qu'il n'a pas encore 50 ans.

Naturellement l'occitan est sa langue maternelle de même que pour la plupart des Provençaux de son époque, et c'est à l'école qu'il apprend le français. Ordonné prêtre, il met sa foi au service de la culture d'oc et entre au *Félibrige*. Son nom apparaît dès 1877 dans le journal *Lo Provençau (Le Provençal)*. En 1881, il soutiendra le frère Savinian lorsque celui-ci fonde un almanach concurrent de l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, en l'occurrence *Lo Cacha Fuòc (La bûche de Noël)*.

Cet almanach devait paraître à Avignon puis à Carpentras, jusqu'aux premières années du XX^{ème} siècle, et Eugèni Imbert prit une part très active à sa publication en assumant sa rédaction en chef à partir de 1891. Il sut s'entourer de collaborateurs efficaces qui assurèrent un certain succès. Lors de sa création, *Lo Cacha Fuòc* fut vertement critiqué par Roumanille qui se plaignit que les prêtres aient pris cette initiative car ils trouvaient que l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, était trop près de la libre pensée. Ce qui était un comble, l'*Armanac Provençau*, populiste, étant dans la ligne d'une morale fort traditionnelle. Ce qui ne veut pas dire qu'on n'y trouva pas de bons textes, notamment dans la poésie.

Et jusqu'à sa mort, Eugèni Imbert assura la publication du *Cacha Fuòc*, qui constitua sa préoccupation principale.

Par ailleurs Eugèni Imbert collabora à de nombreuses revues félibréennes telles *Lo Brusç (La Ruche)*, d'Aix-en-Provence, *L'Alhòli (L'Aüoli)*, journal de Mistral, et surtout *Lo Gau (Le Coq)*, journal fondé par le père Xavier de Fourvières, dont le but était de développer la prédication en provençal. Il fit également de la propagande en faveur de cette prédication dans diverses publications religieuses de Vaucluse.

En 1881, il donne un certain nombre de noëls dans lesquels il s'inspire évidemment de Saboly, mais il est loin d'égaliser le modèle. Plus tard, il publiera un ouvrage sur Carpentras, « Carpentras, sei decas e sei mervelhas » (« Carpentras, ses défauts et ses merveilles »), dans lequel il décrit cette cité qu'il aime beaucoup. Il a également rédigé divers recueils de poèmes dans lesquels il a réuni les œuvres qu'il a présentées dans les concours littéraires ainsi que quelques textes inédits. Après son décès a paru « Lei figas flors » (« Les figues fleurs »), qui sont des récits en prose. Mais incontestablement, son œuvre majeure est l'étude en occitan qu'il a consacré à la marquise de Sévigné dont la résidence, à Grignan, en faisait en quelque sorte sa voisine. Il a aussi donné une pastorale en 3 actes et en vers.

L'œuvre en vers d'Eugèni Imbert n'est pas très originale. Elle se nourrit d'images ayant trait à la religion ce qui se comprend étant donné la position de l'Église à cette époque, surtout dans les régions rurales. Ses vers sont classiques et la thématique, outre l'aspect

religieux, est surtout félibréenne avec une idéalisation du passé. Plus intéressants sont les textes en prose ainsi que l'étude sur Madame de Sévigné.

DEUX AUTEURS OUBLIÉS : LOÍS ISNARDON ET VICTOR SIBOUR

La cité de Marignane, sur les bords de la mer de Berre, est connue pour son aéroport et aussi, depuis quelques années, en raison de sa prise de possession par l'extrême droite due surtout à l'arrivée massive d'éléments bourgeois extérieurs ce qui ne veut pas dire que des Provençaux n'aient pas contribué à cette honte. Mais nous devons nous souvenir que lors du coup d'état de 1851 par le prince voleur Louis Napoléon Bonaparte, Marignane fut l'une des cités où s'organisa la résistance, et rien n'étant éternel malgré les prétentions des poètes, tout pourra changer en peu de temps et Marignane reprendra alors sa vocation démocratique. Cependant, si je parle de cette cité aujourd'hui, c'est pour présenter un auteur demeuré à peu près inconnu qui en est originaire. Certes, son talent n'est pas immense, mais il vaut bien mieux que certains rimailleurs en français dont la mémoire a été sinon immortalisée, du moins perpétuée par des « intellectuels » locaux.

Victor Sibour donc, est né à Marignane en 1784 et y est décédé en 1852. Nous avons peu de renseignements sur sa vie, mais il est probablement issu d'une famille de la bourgeoisie puisqu'il a obtenu une licence de droit, est devenu avocat et a été secrétaire de la mairie de Marignane. En 1833, il publie « La marinhanada » (« La marignanade ») suivie de « Cançons badinas » (« Chansons badines »). En 1838, c'est « La cocha dei fròucas ò la Marselhada » (« La battue des foulques ou la Marseillade »), avec cette précision : « poèma eroï-comique en tres cants » (« poème héroï-comique en trois chants ») Il s'agit d'une description amusante de la migration effectuée par les bourgeois marseillais au même moment que les foulques, afin de pratiquer contre ces malheureux volatiles, des massacres pour se défouler. On voit là tous les personnages qui composent cette classe sociale, imités d'ailleurs, dominance économique-culturelle oblige, par les paysans du coin et plus tard par les simples travailleurs parvenus à une certaine aisance. On notera que ce thème a été utilisé à Sète par Eugèni Vivarès que j'ai déjà présenté ici (*La Marseillaise*, 20 août 2002) avec « La volada de las focas » (« La battue des foulques ») en 1844, et un peu plus tard, en 1859, par Audoard Robert (né en 1827), qui était tailleur de pierres, d'Istres, également près de la mer de Berre, avec « Lei nèrvís en partida de çaça » (« Les nèrvís en partie de chasse »). Le poème vaut surtout par le tableau des individus, avec leurs caractères tant physiques que moraux, qui en est fait. Et également, il faut le souligner, par le fait que Victor Sibour, si l'orthographe qu'il emploie n'est pas parfaite, ce qui est normal à l'époque, s'inspire de celle utilisée par Raynouard, le savant romaniste de Brignoles (*La Marseillaise*, 27 novembre 1994).

Loïs Isnardon, de Marseille, est à certains égards beaucoup plus intéressant. En effet, cet auteur dont nous ne connaissons à peu près rien sur son existence, sinon qu'il appartenait probablement aussi à la bourgeoisie, a fait une tentative originale : sortir la poésie provençale des « sujets badins e familiers » (« sujets badins et familiers ») suivant les propres termes qu'il emploie dans la préface du premier fascicule de ses « Poesias provençalas » (« Poésies provençales ») publié en 1832, c'est à dire au moment où après une période de rejet de l'occitan par la bourgeoisie marchande de Marseille, cette dernière commence à accomplir un retour à la langue du pays. En fait, ce sera après 1835 que le mouvement se développera, mais les prémises sont là.

Loïs Isnardon en effet, est à l'opposé d'un Père Bellot (*La Marseillaise*, 18 novembre 1990), alors en pleine gloire, qui se contente de donner une poésie plaisante, avec des descriptions amusantes où il se moque des paysans du terroir. En tout cas une poésie qui n'est pas en prise sur l'actualité comme est en train de la pratiquer Josèp Desanat (1796-1872, *La Marseillaise*, 27 janvier 1991), qui fondera en 1841 le célèbre journal *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*). Pour preuve je citerai une « Òda sus lo combat navau de Navarin » (« Ode sur

le combat naval de Navarin »), qui présente la bataille navale qui en novembre 1827 opposa les flottes anglaise, française et russe à la flotte turque qui fut entièrement détruite. Et l'Empire Ottoman dut à la suite de ce désastre reconnaître l'indépendance de la Grèce.

Il publie d'autres fascicules des « Poesias provençalas » en 1836 et 1837. L'un s'ouvre encore par une ode, « La presa d'Argier per lei Francés en 1830 » (« La prise d'Alger par les Français en 1830 »), texte patriotique qui est l'un des premiers, sinon le premier en occitan, sur la conquête de l'Algérie. Par la suite le genre sera développé par les trobaires et notamment par Josèp Desanat. Ce registre noble ainsi que la mise en scène de l'actualité, montre l'avancée qu'accomplit Loïs Isnardon sur le plan idéologique. Il est vrai que le résultat est loin de correspondre à l'ambition manifestée qui est de faire de l'occitan une langue totale mais il faut le noter, à l'époque, les exemples sont rares, et Loïs Isnardon est en rupture avec les amuseurs. Il est déjà proche des trobaires marseillais dont le modèle est évidemment Victor Gelu, qui à côté de textes destinés au seul amusement du public, traitent de tous les aspects de la vie. Loïs Isnardon est un précurseur même s'il demeure un rimailleur. Il collaborera au journal de Pèire Bellot, *Lo Tamborinaire et le Ménestrel (Le Tambourinaire)*, mais curieusement, non au *Bolhabaissa* de Desanat qui paraissait plus conforme à ses goûts.

Tant Victor Sibour que Loïs Isnardon, montrent comment entre 1830 et 1840, est en train de se développer une écriture populaire –et populiste--, qui atteindra son apogée sous le Second Empire et les débuts de la Troisième République.